

Les guerilleros des montagnes

LA *Résistance grecque* (1), d'André Kédros, s'arrêtait à la libération d'Athènes, en

l'automne 1944. Les *Kapetanios* (2), de Dominique Eudes, après un rappel de cette résistance, décrit la guerre civile, qui, de 1944 à 1949, oppose les partisans de l'ELAS (Armée de libération nationale de la Grèce) force combattante de la gauche, aux troupes gouvernementales, dotées de matériel et de conseillers britanniques. Contrairement à l'idée qu'on pourrait s'en faire, il ne s'agit nullement d'une guerre locale, mettant en cause des intérêts strictement grecs, mais d'un affrontement où, déjà, jouent à merveille les mécanismes diplomatiques qui, dans les années suivantes, entérineront la division du monde en zones d'influence entre les Trois puis les Deux Grands.

Dès lors, la tragédie grecque se joue en deux actes. Le premier, c'est le débarquement et l'intervention militaire des Anglais, en novembre 1944, aux côtés du gouvernement grec exilé au Caire, pour occuper Athènes et imposer à la Grèce un régime de leur choix. Ce régime sera, en attendant mieux, la régence provisoire de Mgr Damaskinos. Le second acte sera la défaite et le massacre progressif des partisans, qui, jusqu'aux heures ultimes du combat, continueront d'espérer une aide ou une intervention soviétique qui ne viendra jamais. Et pour cause : le 9 octobre 1944, Churchill et Staline ont signé à Moscou un accord aux termes duquel l'U.R.S.S. renonce à toute intervention en Grèce.

Cet accord – signé, notons-le bien, avant le déclenchement de la guerre civile – ne sera jamais notifié aux partisans, ni même, semble-t-il, aux trois dirigeants du comité central du parti communiste grec. Ainsi, pour des raisons que l'auteur n'approfondit pas, car elles posent des problèmes qui dépassent de loin le cadre grec, la Grèce est livrée à l'Angleterre.

L'auteur tente de comprendre l'opposition radicale qui, dès le début des combats, sépare les partisans et leurs chefs, les *kapetanios*, de leurs dirigeants politiques, qui résident à Athènes. Car d'emblée, deux attitudes se font jour. Celle des dirigeants politiques du comité central – Ioannidis d'abord, puis Zachoriadis, lorsqu'il rentrera de déportation et reprendra sa place de secrétaire général – est simple, inébranlable : l'insurrection doit être conforme au schéma orthodoxe décrit dans les manuels soviétiques, élite révolutionnaire du prolétariat urbain et non des paysans, fussent-ils des milliers. Il en résultera une méfiance à l'égard de ces *kapetanios* et de ces paysans barbus qui occupent les montagnes et rêvent manifestement d'une révolution peu conforme au schéma théorique.

Fait plus grave : beaucoup des *kapetanios*, dans les territoires qu'ils contrôlent, ont établi un début de pouvoir populaire, donné la terre aux paysans, jeté les bases d'une administration nouvelle. Ils sont convoqués, admonestés : ils doivent se soumettre ou se démettre. Et, à titre de représailles, on interdira pour un temps le port de la barbe comma anti-socialiste. Cette opposition ne cessera de s'aggraver au long des trois années de combat qui suivront. Mais les temps sont au stalinisme, et le dogme ne peut se tromper.

Aris Vélouchiotis, le plus célèbre et le plus populaire des *kapetanios* des montagnes, sera jugé pour révisionnisme et abattu dans des circonstances mal définies. Révisionniste ou pas, de ce jour, la révolution est morte et la tête tranchée d'Arès sera exposée, le 16 juin 1945, sur la place de Trikkala. Quant aux derniers fidèles, groupés sur les monts Grammos, autour de Zachariadis, qui a fini par rejoindre, lui aussi, la montagne, abandonnant son rêve urbain, ils disparaîtront, massacrés, déportés ou contraints de se réfugier dans les pays socialistes limitrophes. Ainsi s'achève cette double, cette triple tragédie d'une révolution – la première de la guerre – écrasée par les forces anglaises puis américaines, incompréhensiblement brimée par ses propres dirigeants politiques et dont – quels qu'en soient les responsables, doctrinaires ou non doctrinaires (2) le peuple grec tout entier a fait les frais.

JACQUES LACARRIÈRE

**Laffont 1966, voir *Le Mondes des livres* du 1^{er} février 1967.
Arthème Fayard, 480 pages, 18 francs.**

Le constat de Vassilikos

Depuis tant d'années que les écrivains étrangers écrivent sur la Grèce, la parution du dernier livre de Vassilis Vassilikos : **Hors les murs** (1), fera sans doute l'effet d'une douche froide. Car le réveil est dur. Un Grec écrit sur son pays, raconte ses prisons, ses chômeurs, ses émigrés, ses déportés, son prolétariat méprisé, ses villages engloutis dans les crevasses de la terre comme autant d'Atlantides perdues, ses chiffonniers, ses éboueurs, ses militaires à demi fous, ses intellectuels englués dans des rêves fantasques, ses étudiants jetés dans un monde truqué où ils n'ont rien à faire. C'est un regard et un témoignage sans concession, mais sans haine ni prévention.

Ces récits, ces témoignages, sont livrés sans autre intervention de l'auteur que celle d'une écriture magnifiquement limpide et discrète. Et si certains de ces textes – souvenirs de l'enfance et de l'occupation à Salonique, faits divers de la vie quotidienne, relation des marches de la paix ou de l'assassinat de Lambrakis – laissent percer un ton plus personnel, on retrouve toujours, dans sa froideur immuable, la toile de fond d'une éternelle histoire : l'impuissance, la peur, la présence contraignante d'une société tout entière conçue pour surveiller, réprimer, emprisonner, détruire.

Écrits entre 1962 et 1966 et publiés pour certains dans différents journaux et hebdomadaires de Grèce, ces textes sont tous antérieurs au coup d'Etat d'avril 1967. Certains ont été inclus, sans changements notables, dans le précédent livre de Vassilikos, **les Photographies** (2). C'est qu'ils sont, par leur sobriété, plus suggestifs que le plus suggestif des romans.

JACQUES LACARRIÈRE

**Maspéro, 180 pages, 11,80 francs.
Gallimard 1969, 220 pages.**

LE MONDE (supplément au numéro 7857) 18 avril 1970